**LA TENTATION DE L’OUBLI**

**Lettre à Albert Camus**

***Pour ma Barbara***

**PREFACE**

Il n’y a rien de plus terrible que « d’avoir une âme habituée » ! Ces mots rapportés et tirés de l’œuvre en prose de Charles Péguy doivent interroger et bruire en nous comme une annonce peu réjouissante parce qu’une âme habituée sera toujours celle d’un homme qui a renoncé face à l’adversité, dans son acception la plus large. Face à l’Histoire qui s’invita au moment de la Première Guerre Mondiale, Charles Péguy, en accord avec ses écrits, s’y refusa en objectant qu’un homme doit savoir relever le défi d’un certain fatalisme. Patriote, il devança la mobilisation par refus de la défaite voulue comme inéluctable devant une armée allemande conquérante, et il fut parmi les premiers soldats français à tomber sur le champ de bataille, d’une balle logée dans la tête. Se donner des principes jusqu’à en mourir plutôt que de faillir. Et si Charles Péguy avait raison dans le triste constat de cette menace diffuse du renoncement, contre laquelle il lutta en son temps au prix de sa vie, et qui siègerait aujourd’hui dans le cénacle ? Ce renoncement ne prendrait pas la forme de la désertion du champ de bataille avec son alignement de soldats prêts à en découdre. Plus pernicieux, il serait celui d’une société si percluse de ses contradictions et d’injonctions insurmontables qu’elle nous condamnerait à l’observer, résignés. Vivre, entre un passé définitivement refoulé par le présent et un futur inane devenu vaine préoccupation, serait notre lot quotidien, notre nouvelle « âme habituée ». Elle dispenserait de tout aggiornamento, nous laissant juste le soin de regarder filer le temps, impavide, en simples témoins de nos existences ! Dans ce monde qui se prépare, les candides, toujours plus nombreux, diront que témoin c’est la place la plus confortable pour aller de l’avant sans s’encombrer l’esprit d’interminables questionnements instillant le doute, lourd fardeau pour de frêles épaules. Les lucides, toujours plus rares, rétorqueront que témoin c’est la place la plus inquiétante parce que si nous refusons d’interagir et de sauvegarder la trajectoire de ce monde comme il doit aller, certains vont décider de l’investir et en prendre les commandes. Aux manettes, ils deviendront les nouveaux acteurs et prescripteurs d’une direction orientée et fermée à toute critique. Il suffit de s’attarder sur les réseaux sociaux pour constater que les lucides ont visé dans le mille ! Aujourd’hui, la plaie est ouverte, bien béante, ne manque que l’infection qui ne saurait tarder. Mais de quelle infection s’agit-il qui devrait tant nous préoccuper ? Elle porte pour nom « l’ignorance » ouvrant la voie à toutes les impostures, lesquelles ont le désavantage de frapper comme la foudre. La première d’entre-elles, sans doute la plus terrible, consiste à vouloir revisiter l’histoire à l’aune d’un présent dominateur et définitif. On veut tout renverser, tout contester, tout déboulonner, à commencer par les statues qui trônent sur les places de nos villes, dès lors que l’ignorance s’est faite loi et autorise. Point de salut pour les Grands Hommes ! D’ailleurs qui peut s’arroger ce titre et sur quel état de service rendu à la patrie ? Pour preuve et symptôme d’un passé ignoré et revisité en même temps : la statue de l’écrivain-philosophe Voltaire. Il faut s’y attarder. Parce qu’au cours du XVIII siècle cet homme possédait des actions (trois en tout et pour tout) dans une compagnie maritime faisant commerce d’esclaves de l’Afrique vers les Amériques, il doit définitivement disparaître de l’espace public au nom d’une moralité et d’une indignation « éveillées ». Si notre réprobation à l’atteinte à la dignité des hommes ne s’accommode d’aucune réserve et reste une ligne infranchissable, doit-on oublier ce que Voltaire, philosophe, apporta à la pensée humaine ? Oublier qu’il fut le rédacteur audacieux, courageux et espiègle d’un traité sur la tolérance, dénonciation du fanatisme religieux. Oublier son hymne à l’égalité qu’il convoitait pour tous les hommes, sans distinction, affirmant le respect des libertés dites individuelles comme publiques loin de toute spéculation divine. Oublier que sans lui et ses amis encyclopédistes, point de Révolution Française ! Une révolution qui inspira et continue d’inspirer bon nombre de peuples d’Amérique et d’Afrique à la recherche d’un idéal démocratique. De tout cela, au crédit de Voltaire, nous devrions faire table rase et retenir seulement les trois actions ? Une sélection par omission contre laquelle il faut lutter sans relâche. Cette pensée sélective soustrait au lieu d’additionner, rejette au lieu de comprendre, ferme la discussion au lieu de l’ouvrir. Si elle parle aujourd’hui en maîtresse des débats, c’est par défaut d’une ferme contradiction : l’écho des mots de Charles Péguy, invitant à la vigilance, est devenu trop lointain, bientôt éteint. Par paresse et démission, nous laissons libre cours à l’idée que « tout annihile tout » le bien comme le mal, le vrai comme le faux, alors à quoi bon s’exténuer à promouvoir la correction ou la rectification ! Cette déclinaison par l’absurde du sort que l’on voudrait réserver à Voltaire, si on n’y prend pas garde, résume l’état d’esprit qui est le mien dans cette lettre à Albert Camus.

**Avant-propos**

Cette « lettre » à Albert Camus ne comporte pas d'appendice avec une liste bibliographique comme il aurait convenu. C'est un choix délibéré de m'éloigner de toute démonstration universitaire (formation initiale qui est la mienne). Ce choix n’exclut pas la rigueur qui s’impose dans les faits rapportés tout en se refusant d’alourdir le propos. Le lecteur pourra constater que ce court récit vise à relater quelques vérités sur cet immense écrivain dont le tréfonds de l’être consista à rechercher inlassablement la justice, dans sa portée la plus précieuse. J'ai choisi la forme narrative du monologue pour m’adresser à lui, une forme qui a l'avantage de laisser une certaine liberté de ton.

**Cher Albert Camus,**

Avant tout, je te prie de pardonner le tutoiement que je m’autorise pour m’adresser à toi. Pour tout te dire, ce n’est pas mon mode d’expression ordinaire mais il me semble te connaître depuis si longtemps que j’aurais le sentiment de te snober sans cette familiarité. Et puis au moment où j’écris ces lignes, mon âge a passablement dépassé celui qui était le tien ce jour où la Facel Véga conduite par Antoine Gallimard, avec toi comme passager, s’est écrasée contre un platane sur cette route de province en direction de Paris et qui te fut fatale !

Si je t’écris, c’est que ton œuvre polygraphe et protéiforme continue de susciter beaucoup de passions parmi tes lecteurs, qui vont d’une détestation pour les uns, souvent marquée d’une fausse urbanité, à une passion débordante quasi-salvatrice, pour les autres. Tu as connu cela de ton vivant, sache qu’il en est toujours ainsi depuis ton trépas.

Le dernier livre que je viens de lire et refermer, nous fait même injonction de t’oublier. Tu auras bien saisi qu’il s’inscrit dans la catégorie de ces livres qui ont toujours des comptes à te réclamer. A sa lecture, j’ai eu le sentiment qu’un palier venait d’être franchi, « Oublier Camus » (c’est son titre) viendrait juste à vouloir te faire disparaître ! C’est dire à quel point ton œuvre continue de nous interpeller puisque certains t’imaginent éjecté de la postérité littéraire. Toi qui as connu le stalinisme dans toute sa splendeur morbide, tu dois te souvenir de ces photographies officielles du régime soviétique sur lesquelles des hommes déviants disparaissaient pour laisser place au vide. J’ai pris le soin de lire l’acte d’accusation ouvert contre toi, il est non exhaustif mais tu dois retenir que si tu es humaniste tu restes un peu colonialiste, si tu sais parler la langue du philosophe, tu ne l’es pas, si tu possèdes les qualités requises d’un moraliste tu n’en as pas le certificat, si tu as souvent agi en idéaliste tu restes soupçonné d’opportunisme, si on te reconnaît en bon écrivain c’est sans style, si tu es sincère dans tes engagements c’est pour servir des causes politiques contestables, si tu es féministe ta séduction est devenue suspecte…pour faire court, tu n’es jamais comme il se doit !

Au lieu de voir dans ton œuvre la marque d’un grand esprit avec la complexité qui sied, avers et revers de tout homme, on préfère y déceler une contradiction coupable dont tes détracteurs sont seuls à connaître le dessein…funeste à parier.

A mon tour, je vais tenter d’oublier ce dernier livre lu, en remerciant son auteur de me donner l’occasion de dire pourquoi il faut continuer à te lire, et te remercie pour ton attention. Oui, ton attention ! Parce que si tu as dit à ton ami et écrivain, l’américain William Faulkner, que « la mort est une porte qui se ferme » je crois que des cieux, bras croisés, tu continues de regarder le monde à la fois bouillonnant et désespérant d’ici-bas, dans « une indifférence sereine et primitive à tout ». Une indifférence dont tu t’es dispensée de ton vivant pour devenir cet auteur à nul autre pareil.